



**HAL**  
open science

# Gaïa hors d'emprise. A propos de l'errance dans les dystopies climatiques de Jean-Marc Ligny

Joël Meli

► **To cite this version:**

Joël Meli. Gaïa hors d'emprise. A propos de l'errance dans les dystopies climatiques de Jean-Marc Ligny. Loxias, 2024, Temps et espace dans la science-fiction, 84. hal-04526611

**HAL Id: hal-04526611**

**<https://hal.science/hal-04526611>**

Submitted on 23 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

## Gaïa hors d'emprise.

### À propos de l'errance dans les dystopies climatiques de Jean-Marc Ligny

Joël MELI SILATSA

#### Résumé

La présente réflexion, qui s'inscrit dans le cadre du tournant spatial et qui adopte l'écopoétique comme méthode, étudie la relation des personnages lignyens à l'espace dysphorique. Elle démontre d'une part que la nature hostile dans laquelle ceux-ci vivent les contraint à rêver d'un ailleurs idyllique qu'ils tentent d'atteindre à travers des exodes interminables. D'autre part, il ressort que la migration vers un paradis rêvé ne conduit ces héros déterritorialisés qu'à d'autres espaces davantage crisogènes. Les sujets errants se trouvent ainsi accaparés par la paratopie spatiale, laquelle permet de déduire que les romans d'anticipation de Ligny problématisent la territorialité des peuples des années à venir. Dans le même temps, il est déduit que l'errance incessante dans laquelle l'auteur campe ses personnages est un moyen de sensibilisation, en vue de la préservation de la biodiversité aujourd'hui hautement menacée.

**Mots-clés :** Jean-Marc Ligny, Hostilité environnementale, dés/illusion, errance, sensibilisation écologique.

#### Abstract

This work borrows from the Spatial Turn as theoretical framework and from ecopoetics as methodological tool to study the relationship of Ligny's characters to dysphoric space. It demonstrates on the one hand that the hostile nature in which they live forces them to dream of an idyllic elsewhere which they try to reach through endless exoduses. On the other hand, it appears that the migration towards a dreamed paradise only leads the deterritorialized heroes to other more crisogenic spaces. Wandering subjects thus find themselves monopolized by spatial paratopia, which allows us to deduce that Ligny's novels of anticipation problematise the territoriality of people in the years to come. At the same time, it is inferred that the incessant wandering in which the author portrays his characters is a means of raising awareness, with a view to preserving biodiversity which is today highly threatened.

**Keywords :** Jean-Marc Ligny, environmental hostility, dis/illusion, wandering, ecological awareness.

#### Introduction

L'espace est l'une des composantes fondamentales d'une œuvre de fiction, puisqu'il sert de cadre aux actions accomplies par les protagonistes. Dans le décryptage d'une œuvre de fiction – la dystopie en l'occurrence –, le paradigme spatial est crucial, car déterminant dans la construction du sens global du texte. Vincent Jouve le reconnaît quand il affirme que « la représentation de l'espace au sein de la fiction conditionne toutes les composantes de l'acte de lecture<sup>1</sup> ». Autant dire qu'il est une donnée-clé dans l'analyse textuelle, encore plus dans une étude foncièrement écopoétique. L'espace dans lequel les protagonistes se meuvent peut avoir diverses caractéristiques : il peut être attrayant, propice et concourir à leur bonheur, on parle dans ce cas d'« espace heureux » ou euphorique ; dans le cas contraire, il peut être moche, hostile et concourir au mal-être de ceux-ci, on parle-là d'« espaces malheureux<sup>2</sup> » ou dysphorique.

---

<sup>1</sup>Vincent Jouve, « Espace et lecture : la fonction des lieux dans la construction du sens », *cahiers de narratologie*, n°8, 1997, pp. 177-191, p. 177. [en ligne] sur <https://journals.openedition.org/narratologie/10757>, page consultée le 30 Août 2023.

<sup>2</sup>Gaston Bachelard, *Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, p. 49.

En tant que cycle de romans dystopiques, la fiction climatique<sup>3</sup> de Jean-Marc Ligny ne représente que des espaces hostiles et crisogènes. En rapport au vécu des héros, cette configuration spatiale donne lieu à une triple interrogation. Quelle est la nature de la relation qu'entretiennent les personnages avec leur espace immédiat ? Comment cette relation impacte-t-elle leur cours de vie ? Que peut-on en déduire sur le plan idéologique ? En recourant au tournant spatial comme cadre théorique et à l'écopoétique comme outil méthodologique, l'on démontrera, au cours de cette analyse, qu'il ne prévaut qu'une relation conflictuelle entre les protagonistes de Ligny et leur environnement. Celle-ci est à l'origine d'un brouillage de leurs repères géographiques qui les plonge dans une errance incessante. Il se dégage donc de la poétique de l'errance dans ces fictions d'anticipation une problématisation de la notion de territorialité et un appel à la responsabilité environnementale en contexte de dérèglement climatique planétaire. Pour le démontrer, la réflexion s'articulera en trois axes. Dans le premier, il sera question de suivre la trajectoire des personnages pour démontrer que la crise environnementale qu'ils subissent les contraint à développer une stratégie commune de survivance : l'errance perpétuelle avec l'espoir de s'établir dans des espaces propices. Dans le deuxième, on verra que l'idée d'un paradis lointain qui pousse ces derniers à migrer n'est, en réalité, qu'une illusion, car il n'existe aucun écosystème à l'abri des crises climatiques ; d'où l'idée de désillusionnement des protagonistes errants. Dans le troisième axe, nous soutiendrons que la tétralogie de Ligny impose au lecteur de concevoir l'apocalypse climatique actuellement à l'ordre du jour comme potentielle cause de renoncement à tout sentiment de territorialité chez l'humanité des années à venir. Il se dégage concomitamment un enjeu de sensibilisation écologique.

### **1. Hostilité climatique et quête permanente d'un espace propice**

L'environnement infernal qui sert de cadre de vie aux personnages de Ligny est à l'origine de leurs mouvements incessants. D'*Aqua*<sup>TM</sup> à *Alliances* en passant par *Exodes* et *Semences*, les protagonistes sont impliqués dans des mouvements migratoires aux trajectoires tortueuses, le but étant de fuir l'inconfort prévalant dans leur biotope pour s'établir ailleurs. Décider de partir, quelquefois en dépit des tentatives de dissuasion des siens, « est une étape vers la sortie de la terre natale pour un ailleurs rêvé, idéalisé, en rupture avec l'ici dévalorisé<sup>4</sup> ».

Dans *Exodes*, il s'agit de la mise en branle d'un exode rural généralisé. La quasi-totalité des personnages de ce roman est impliquée dans la fuite permanente vers l'ailleurs. Les motivations de ces déplacements sont foncièrement les mêmes à chaque fois : « L'idée d'un nouvel Éden censé [les] préserver de l'apocalypse environnementale<sup>5</sup> ». Pour Fernando, « il se dit et se croit poussé par l'espoir qu'au Nord c'est mieux, qu'il y fait moins chaud, qu'il y a encore un monde civilisé et de l'eau en été, sa véritable motivation est de [...] fuir le plus loin possible de l'environnement putride de Séville » (*Exodes* : 95)<sup>6</sup>. Il faut bien se trouver un territoire second, quitter son environnement hostile pour s'établir ailleurs, au Nord, où on espère retrouver sécurité et quiétude. Sœur Mercedes est aussi abattue par sa condition de vie insoutenable. Elle vit la misère et caresse constamment le rêve de partir, comme Fernando, s'établir ailleurs. Le Seigneur que Mercedes prie en tout temps et en tout lieu lui montre en songe un paradis lointain que cette dernière va tenter d'atteindre. À la vue de ce paradis, elle va décider de partir à sa rencontre, car si le Seigneur lui permet d'avoir la vision de ce lieu idyllique, c'est qu'il existe quelque part, vers le Nord. « C'était bien une vision. [...] elle a vu une sorte de jardin d'Éden avec des rues et des maisons [...]. Et là-bas elle y trouvera Fernando, qui lui aussi aura rencontré Dieu et fera partie des Élus – et tous deux partiront ensemble au

---

<sup>3</sup> Elle est constituée d'*Aqua*<sup>TM</sup> (2007), *Exodes* (2012), *Semences* (2015) et *Alliances* (2020).

<sup>4</sup> Ngetcham, « De l'ici à l'ailleurs. De l'écriture du terroir à la quête d'une identité pluriculturelle dans Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome », *French Studies in Southern Africa*, Vol.2019, N°49.

<sup>5</sup> Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Marseille, Wildproject, 2015, p. 148.

<sup>6</sup> Les références du corpus seront indiquées entre parenthèses suivant ce modèle.

jardin d'Éden » (*Exodes* : 141). Indubitablement, Mercedes se fait une illusion du paradis, sa condition insoutenable dans son biotope fait naître des hallucinations dans son esprit tourmenté. Mue par sa foi en Dieu, la protagoniste espère que sa vision soit fondée, que Dieu lui-même soit à l'origine de cette fausse vision du paradis. C'est ainsi qu'elle s'engage dans la nature, motivée par la joie de faire partie des Élus, ceux que le Seigneur a décidé de sauver de l'Armageddon.

Cette perception d'un ailleurs paradisiaque se voit aussi chez le couple Risten et Olaf. De même que Mercedes, ceux-ci sont à bout de force, épuisés et fatigués de subir les tracasseries de la vie dans un écosystème apocalyptique. L'insécurité environnementale plonge Olaf dans une introspection qui se solde par la résolution de partir (*Exodes* : 177). Ci-dessous, il est engagé dans un débat décisif avec Risten : Olaf exprime son désir de migrer, mais cette dernière n'épouse pas l'idée qu'elle trouve dangereuse :

– On n'a plus rien à faire ici Risten [...]. – Tu voudrais tout quitter ? Abandonner la maison, le village, toute notre vie ici ? (Olaf hoche de nouveau la tête.) Pour aller où [...]. – Tu ne crois pas que c'est partout pareil ? Si c'est pas pire ? – Il doit y avoir encore des endroits déserts et plus ou moins préservés. J'en suis sûr même [...] – Tu parles comme un réco, sourit tristement Risten. Ils s'imaginent que le Nord c'est le paradis, juste parce qu'il y fait moins chaud. Mais tout est déréglé ici pareil qu'ailleurs. C'est partout la même merde, Olaf. (*Exodes* : 178)

Doublement animée par ce sentiment de territorialité et d'incertitude, la compagne d'Olaf refuse de s'exiler. Ce dernier est par contre doté d'un optimisme indéfectible, il croit que leur condition peut être bonne ailleurs. Il a entendu dire qu'il existe encore des coins viables sur cette terre infernale et veut s'en aller, malgré la tentative de découragement de Risten qui pense que sa vision idyllique de l'ailleurs n'est qu'une illusion : « Tu rêves, mon pauvre Olaf, tu rêves. On se fera tuer et dépouiller [...]. Il n'y a plus de paradis sur terre, tu sais » (*Exodes* : 181). Au final, le couple s'engage à migrer vers le Sud, à la quête d'un lieu propice, à l'abri du monde hostile.

Notons cependant que Mercedes et Fernando ont, eux aussi, déserté le Sud en direction du Nord, espérant y trouver des conditions meilleures, un paradis sur terre. Olaf et Risten, à leur tour, sont engagés sur la route du Sud. On le voit, l'enfer vécu par chaque personnage dans son environnement est une situation générale, mais que tout le monde semble ignorer. Sur son périple vers cette contrée inconnue, le couple est déconseillé d'aller vers le Sud : « Vous pensez aller [...] dans le Sud ? Alors que tous ces bicots qui grouillent là-bas viennent chez nous ? Vous n'êtes pas un peu malades ? » (*Exodes* : 195). De l'avis d'Olaf, Tobias est aussi défaitiste que Risten. Jusqu'au-boutiste qu'il est, son abnégation lui permet de garder le cap et poursuivre ce voyage au bout duquel il espère déboucher sur un lieu propice et viable.

Dans *Semences*, c'est la même configuration qui se lit. La tribu de Nao et Den, meurtrie par les cataclysmes climatiques, veut de nouveaux liens, du sang neuf, sinon elle périra pour défaut d'enfant pouvant assurer la pérennité de la tribu. Les deux personnages principaux doivent migrer, partir au loin en quête d'un paradis qu'ils auraient vu sur une étoffe trainée par Natsume – un migrant venu du Nord, qui espérait aussi trouver un abri dans le Sud, et qui a succombé dans le désert –. Cette étoffe contient des motifs colorés qui représentent, selon eux, ce paradis que Nao tente de décrire à Marali : « C'est [...] un pays où le soleil ne brûle pas, où il pleut parfois, où la végétation pousse à profusion, où la nourriture est abondante, où les hommes vivent heureux dans les maisons. Ou Mère-Nature enfin apaisée leur prodigue sa bonté et sa générosité. Quelque part au Nord, là d'où vient Natsume » (*Semences* : 255).

Les personnages de Ligny sont dans un étonnant paradoxe : ceux vivant au Nord croient que les conditions climatiques sont meilleures au Sud, ceux du Sud espèrent que le Nord soit propice ; ils sont engagés dans des mouvements croisés, se dirigeant chacun vers un paradis inexistant, guidés par le mythe du « c'est mieux [ailleurs] » (*Exodes* : 649). Les propos de Marali qui tente de décourager Nao et Denn n'auront pas d'effet. Déterminés de la même manière qu'Olaf, les deux s'engagent dans cette aventure à l'issue incertaine (*Semences* : 134).

Ils espèrent partir à la découverte d'un paradis lointain afin de retourner en faire profiter à leur tribu. Une idée d'exploration irréalisable parce qu'il n'existe, en réalité, aucun lieu encore propice sur toute l'étendue de la terre. Ces phénomènes migratoires, « qui témoignent de l'instabilité spatiale du monde, ont un impact sur les individus qui éprouvent de plus en plus de difficultés à s'inscrire dans un lieu, à y habiter, à trouver une place dans le monde<sup>7</sup> ».

Dans la même veine, Tikaani et Vinda qui sont au centre de l'intrigue au début d'*Alliances* ont la même aspiration : partir explorer la planète dans le but de s'établir dans l'ultime écosystème propice qu'ils découvriront. L'espace dans lequel ils vivent, par ses caractéristiques hostiles qui ne font naître qu'inconfort, voire dysphorie, les amène donc à rêver d'un ailleurs qu'ils vont tenter d'atteindre. Un matin venu, « voilà que Tikaani s'en va, part explorer de nouvelles terres, s'envole vers l'inconnu. [...] Vers d'autres humains peut-être » (*Alliances* : 65). Au cours de leur voyage vers le Groenland, Vinda et Tikaani sont convaincus d'avoir pris la bonne décision et d'être sur la bonne voie, celle qui mène droit à cet espace paradisiaque qu'ils ne manquent d'opposer à l'enfer qu'ils viennent de quitter. Ils se croient effectivement « en route vers le paradis » (*Alliances* : 85).

Ainsi, partir ou migrer dans l'espoir de trouver des conditions meilleures ailleurs est une attitude commune à la quasi-totalité des protagonistes de l'auteur. On le voit, la composante spatiale des récits est la source de ces mouvements migratoires incessants. Reconnaissons tout de suite que dans cette crise de l'environnement, partir vers un ailleurs dont on n'a pas la certitude de l'existence et de sa convenance est une erreur monumentale, car le climat a aridifié toute la terre et, où qu'ils soient, les protagonistes sont plongés dans un inconfort total. Mais par méconnaissance du caractère général du dérèglement climatique, chacun entreprend de partir, motivé par une lueur d'espoir vitale. Même si la réussite du voyage n'est pas garantie *a priori*, il vaut la peine d'essayer plutôt qu'accepter la fatalité dans son univers mortifère. Pour rejoindre Naïm Kattan, on dira que « dans ce rapport difficile avec l'espace, on ne sait plus où est le royaume et où est l'exil, si l'exil c'est de rester ou de partir<sup>8</sup> ». *In fine*, l'illusion du paradis que se font ces personnages les conduit droit dans l'impasse. Le soleil, les tornades et des ouragans imparables les terrifient sur leurs trajets vers des destinations inconnues, voire inexistantes. Le temps d'une prise de conscience, l'illusion du paradis se transforme alors en désillusion.

## **2. Rencontre avec l'ailleurs idéalisé et désillusionnement**

La désillusion est l'effondrement de l'illusion. C'est la prise de conscience qu'une perception du monde que nous avons n'est qu'une fausse et vaine considération. L'illusion est donc une fausse apparence, une erreur de nos sens, une imagination chimérique, fantasmatique et farcesque. En effet, l'ébranlement de l'idylle que se font les protagonistes de Ligny ne tarde pas à s'opérer, tant les destinations illusoires et paradisiaques qu'ils se sont définies n'existent nulle part dans ce monde en cours d'effondrement. Ainsi, « l'ailleurs rêvé refuse de s'ouvrir pleinement au migrant déjà exilé géographiquement, loin de sa terre d'origine. Il devient un personnage en quête/perte permanente d'identité dès lors que lui manque un socle stable. [...] il est incapable de revendiquer ni de penser véritablement re-avoir un territoire comme sien<sup>9</sup> ». Après avoir quitté leurs tribus, leurs communautés, leurs parents et leurs ultimes amis pour un lieu qui n'existe pas pour de vrai, on voit Nao et Denn, Mercedes et Fernando, Tikaani et Vinda, sans oublier Paula Roussi tomber des nues. La déception les accapare, ils auraient espéré que leur vision du paradis soit vraie. Or, ils se rendent tardivement compte qu'il ne s'agissait que de visions erronées, des chimères les conduisant droit dans le gouffre d'une nature davantage

---

<sup>7</sup> Émilie Leven, « L'errance, un mouvement à potentiel utopique. Étude de trois romans de Jean Échenoz », *Carnets*, n°10, p. 1, URL : <<http://journals.openedition.org/carnets/2265>>, consulté le 31 décembre 2023.

<sup>8</sup> Naïm Kattan, « Littérature et idéologie », *Études littéraires*, Vol 6, n°3, 1973, pp. 339-344, p. 344.

<sup>9</sup> Ngetcham, « De l'ici à l'ailleurs. De l'écriture du terroir à la quête d'une identité pluriculturelle dans Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome », *French Studies in Southern Africa*, Vol.2019, N°49.

dantesque et apocalyptique.

La première désillusion est celle de Paula Rossi qui a traversé le désert pour débarquer à Milan avec ses deux enfants à la recherche du docteur Pozzi. Le trajet parcouru par la jeune femme et ses enfants semble avoir été inutile lorsqu'elle se rend à l'évidence que l'enclave qu'elle recherche n'existe pas à Milan. Le tumulte se déclenche. Le rêve qu'elle s'est construit commence à vaciller dans son esprit bien que sa détermination lui laisse une lueur d'espoir. Elle se dit intérieurement qu'elle « n'a pas fait tout ce chemin depuis Venise pour rien. Affronté le désert, les tempêtes de sable et de poussière [...] ; subi la chaleur, la soif, la faim ; combattu son épuisement chronique [...]. Non elle n'a pas accompli tout ça en vain [...] » (*Exodes* : 46-47). Une fois le contact avec l'ailleurs rêvé établi, le personnage est désillusionné. La raison ayant motivé sa migration n'existe pas, l'enclave dans laquelle elle espérait trouver refuge avec ses enfants et bénéficier des soins est introuvable, sans doute partie en ruine sous l'effet des catastrophes désastreuses qui s'abattent. La rumeur qui l'a poussée à parcourir le long trajet de Venise jusqu'à Milan s'avère infondée. Son dialogue avec un sinistré Milanais permet d'évaluer le désillusionnement et l'abattement psychologique de la migrante désespérée : « – Je vais voir un médecin à Milan [...] Le docteur Pozzi. Il vit dans l'enclave, précise Paula. – L'enclave ? Quelle enclave ? Il n'y a pas d'enclave à Milan. – Pas d'enclave ? (Paula tombe des nues.) Mais on m'a dit... – On t'a dit des conneries [...]. Désespérée, Paula s'accroche aux bribes d'informations qu'elle détient : – Pourtant on m'a dit...la place du Dôme... » (*Exodes* : 44). Paula fait alors face à une déconcertante réalité. La traversée du désert ou le long trajet parcouru en compagnie de ses fils dans l'espoir de se mettre à l'abri dans l'enclave de Milan qui n'existe plus est une fracassante déception. L'espoir de cette famille migrante n'a donc été bâti que sur une vaine spéculation, une rumeur fausse.

Pareillement, Olaf et Risten sont dans leur chalutier en direction du Sud et leur aspiration à débarquer dans une ville lumière au bout de quelques jours de voyage commence à être remis en doute au bout de quelques heures seulement, à cause du paysage dévasté qu'ils traversent. Il s'étend à l'infini « des forêts moribondes ; pelées, ravagées par les parasites et l'incendie, qui cèdent la place à un autre type de végétation. [...] il en sera ainsi jusqu'à ce qu'ils quittent les côtes norvégiennes et mettent le cap au Sud, vers les basses terres du Danemark » (*Exodes* : 424-425). Le périple du couple se poursuit avec d'étonnantes découvertes : des paysages qu'ils n'imaginaient pas déserts, des villes rasées par les tornades et même entièrement inondées, des villages morts, sans trace de vie. Une fois au port de Madagascar où Olaf et Risten espéraient faire escale, ils ne découvrent que ruines, décombres et désolation (*Exodes* : 427).

Mais les deux protagonistes ne se découragent pas à cause du paysage dévasté et d'une escale manquée : ils poursuivent leur voyage vers le Sud. Seul le Danemark, terre promise, sera leur destination finale. Olaf pense fortement que leur périple en mer vaut la peine, car une fois au terminus, ils se feront une nouvelle vie, à l'abri du besoin et des vents violents du Nord. C'est malheureusement une inconcevable et désillusionnante réalité que vont découvrir Olaf et Risten, désorientés en mer, bien que possédant une carte maritime et une boussole. Ils ne voient que « la mer, à perte de vue, d'un horizon à l'autre. Le Danemark n'existe plus » (*Exodes* : 453). Désillusion totale pour le couple migrant navigant sur un Danemark englouti par les flots. Leur espérance s'effondre et s'en suit le regret : ils se disent qu'ils auraient dû rester chez eux, ne pas partir vers une terre dont ils n'avaient assurément pas la certitude de l'existence, surtout en ces temps où la nature apocalyptique n'est clémente avec personne, où les vents mortels et les pluies diluviennes s'abattent avec violence, comme si Dieu les avait envoyés raser la terre et détruire tout ce qui reste de la civilisation humaine. À défaut donc de déboucher sur une mégalopole ambiante, un environnement vivable et plein d'avenir comme ils l'auraient souhaité, ils se retrouvent au cœur de la désolation, avec « la mer à l'infini » (*Exodes* : 457).

Nao et Denn connaissent le même désillusionnement. Natsume, l'étranger qui a traversé le désert à la recherche du paradis schématisé sur un foulard, est venu du Nord. Il espérait aussi

trouver des conditions de vie meilleure dans le Sud. Son parcours s'est brutalement achevé à quelques mètres de la grotte où vit la tribu de Nao et Denn, ils n'ont découvert que « le corps de l'étranger » (*Semences* : 106). N'ayant donc aucune connaissance du passé de l'étranger et ignorant d'où il vient, ils osent cependant se faire des illusions au sujet de son lieu de provenance : « Nassumé vient du paradis, celui dont parlent les anciens, et qui existe encore quelque part » (*Semences* : 107). Si le paradis que représente le ruban de Natsume existe miraculeusement dans un coin de ce monde en ruine, ce n'est sans doute pas au Nord, car « on a tenté de les dissuader d'aller seuls dans le Nord, région au climat démentiel et malsain [...] » (*Semences* : 232). Le trajet de ces deux migrants en quête d'un paradis sur terre est, comme celui de tous les autres, jonché de difficultés, de défis, et surtout, d'une admirable résistance quand bien même « ils paraissent bel et bien perdus » (*Semences* : 187). Perdus dans le désert qu'ils ne maîtrisent pas, c'est de cette incapacité à faire le point que naît le désenchantement, le désillusionnement. Ils se disent qu'« ils n'auraient pas dû s'enfoncer dans ce piège mortel [...], se lancer dans cette aventure bien au-dessus de leurs forces ; [...] croire que si Natsume avait traversé le désert, eux pouvaient le faire aussi ; ils n'auraient pas dû rêver d'un improbable paradis à partir d'une seule image peinte sur un foulard. Ils n'auraient pas dû... » (*Semences* : 187-188).

Les protagonistes sont ainsi plongés dans un regret profond. D'après eux, ils auraient dû rester à la caverne, avec les leurs, à grappiller les ultimes ressources que leur offre encore la nature, plutôt qu'espérer l'existence d'un paradis lointain, dans un coin du globe dont ils n'ont ni la connaissance, ni l'idée de convenance. Ils se retrouvent au cœur du désert, incapables de revenir sur leurs pas. Face à l'incapacité de rebourser chemin, ils sont contraints de poursuivre leur errance, accrochés à l'espoir que s'ouvre enfin à eux ce paradis qu'illustre le foulard de Natsume. À n'en point douter, ce paradis n'existe pas dans le Nord, car « Au Nord il y a des ouragans si violents [...] des monstres plus grands qu'un cheval avec des griffes et des crocs aiguisés comme des poignards, et des gens cannibales qui rodent et te dévorent tout vif [...] des endroits où l'air est empoisonné [...]. Le Nord, c'est terrible » (*Semences* : 228). En réalité, Qaanaaq, lieu auparavant situé au Nord et sur lequel les illusions idylliques de Den et Nao étaient fondées, est devenu, sous l'impact de l'apocalypse climatique, un mouroir, un enfer dans lequel un événement tragique s'est déroulé. Qaanaaq n'a donc plus rien d'un paradis, c'est en réalité un lieu infernal au même titre que la caverne d'où viennent Nao et Denn.

Il appert qu'on assiste dans ces fictions à une sublimation illusoire des espaces non connus, érigés au rang de lieux paradisiaques. L'environnement infernal habité pousse les uns et les autres à s'aventurer dans la nature à la quête de ce paradis décidément inexistant. L'issue des déplacements est la même : tous les espoirs débouchent sur une désillusion inédite lorsqu'on se rend à l'évidence que nul point sur terre n'offre encore des conditions propices, que la nature dantesque est la même à tous les points du globe. Étant entendu que l'hostilité environnementale est totale, il se lit une condamnation de l'homme dans son biotope qu'il ne peut désertier dans l'optique d'en espérer un autre qui soit propice. Le macro-espace fictionnel devient un labyrinthe sans issue et extrêmement dangereux dans lequel chaque échappatoire empruntée conduit à un micro-espace dont la caractéristique vient corroborer l'hostilité de l'ensemble. Il s'agit bien ici d'une esthétisation de l'impasse topique caractéristique du genre dystopique. La crise environnementale s'y impose comme un problème global ou planétaire. C'est justement ce qu'Edgar Morin appelle l'aspect méta-national et planétaire du péril écologique<sup>10</sup>. Et comme le reconnaît Pierre Schoentjes, « les enjeux environnementaux dépassent les intérêts d'un groupe particulier, touchent tout le monde, au-delà de toute frontière, et n'ont rien de particulariste ; ils rejoignent au contraire les préoccupations d'un universalisme<sup>11</sup> ».

---

<sup>10</sup> Edgar Morin, *Terre Patrie*, Paris, Editions du Seuil, 2010, p. 90.

<sup>11</sup> Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Wildproject, Marseille, 2015, p. 23.

On le voit, pour tous les migrants, la traversée du désert et les combats menés contre les intempéries ont été des efforts vains : « Tout ce périple, toutes ces aventures pour tomber au final sur des ruines et des squelettes » (*Alliances* : 403). L'impasse topique se lit donc. Dans cette relation conflictuelle à l'espace, les protagonistes sont assimilables à des apatrides, qui errent dans la nature à la recherche d'un territoire qu'ils ne retrouveront guère, puisque la nature, ravagée, impose à l'homme, où qu'il se trouve, d'admettre qu'il n'est plus en communion avec sa terre. Nulle part donc, et en aucun moment, le protagoniste ne parvient à retrouver l'équilibre et l'harmonie qui le liait jadis à son environnement. Sujets à la paratopie spatiale qui, selon Dominique Maingueneau, « est celle de tous les exils : mon lieu n'est pas mon lieu, où que je sois je ne suis jamais à ma place<sup>12</sup> », ces personnages incarnant la figure de l'homme déchu et appelé à répondre de ses actes écocides<sup>13</sup>, ne suivent que leur instinct, trainés d'un point du globe à l'autre, sans jamais pouvoir s'établir en un point. Conséquemment, l'apocalypse climatique fait que chaque coin de ce « monde n'est plus habité par des autochtones qui se succèdent de génération en génération sur les mêmes lieux<sup>14</sup> ». Il est plutôt habité par d'éternels nomades en déphasage perpétuel avec tout espace qui soit.

En résumé, la dystopie climatique de Ligny peint ainsi des espaces sans cesse hostiles, qui font naître chez les personnages une envie enflammée de partir. Sauf que la décision d'aller explorer l'ailleurs ne constitue en rien une panacée à l'inconfort environnemental. L'hostilité, le danger, la mort et bien d'autres maux sont les caractérisants de tous les lieux traversés par les sujets migrants. Par l'uniformité ou la monotonie des espaces, l'errance s'offre à eux comme l'unique moyen d'espérer, car le chaos qui se déchaîne dans leur environnement surpasse toute capacité humaine pouvant le maîtriser. Pour continuer, disons que la configuration de l'espace et la façon dont les protagonistes l'habitent permet de saisir en fond la dimension idéologique de ces fictions dystopiques.

### **3. Vers un renoncement à la territorialité ?**

Sous le prisme de l'écriture de Ligny, la survie des peuples constituant l'humanité de l'« après effondrement » les obligera à renoncer à l'un des fondements de base de toute communauté humaine à savoir sa territorialité ou son appartenance à la terre de ses us et croyances. Selon Koutessi-Philippakis, la territorialité désigne : « La tentative par un individu ou un groupe, d'affecter, d'influencer ou de contrôler d'autres personnes, [...] d'imposer son contrôle sur une aire géographique appelée territoire<sup>15</sup> ». Elle renvoie à tout ce qui rattache un groupe d'individus à une terre, un territoire, lequel est un lieu d'investissement idéologique, lieu qui se pense, lieu qui se défend et dont ses occupants sont en perpétuelle lutte avec les autres en vue de sa préservation. Un territoire est donc pour ses occupants, une partie d'eux-mêmes puisqu'il porte les vestiges et les traces de leur histoire.

Cependant, la vision du futur chez l'auteur révèle que les siècles futurs pourraient imposer à l'humanité un nouveau train de vie, confondable à l'errance incessante imposée par le chaos prévalant à tous les coins et recoins de la terre. Dans ce sens, espérer survivre dans le chaos climatique qui se profile reviendrait à couper tout lien d'appartenance à sa terre, même si elle a longtemps servi de lieu de manifestations symboliques et culturelles, pour errer d'un coin du globe à l'autre, à la recherche d'un lieu propice qui pourrait à nouveau servir de

---

<sup>12</sup> Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire. Paratopie et scènes d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 84.

<sup>13</sup> Car en effet, « La rapidité actuelle des changements, la vitesse à laquelle se créent des situations nouvelles, correspondent plus au pas de l'homme, impétueux et irréfléchi, qu'à l'allure pondérée de la nature ». Les textes de Ligny assignent justement la responsabilité de la dégradation de la nature à l'homme. Lire Ariane Debourdeau, *Les grands textes fondateurs de l'écologie*, Paris, Flammarion, p. 124.

<sup>14</sup> Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Wildproject, Marseille, 2015, p. 178.

<sup>15</sup> Georgia Koutessi-Philippakis, (dir.), *Archéologie du territoire de l'Égée au Sahara*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, p. 8. [En ligne] sur <http://www.arscan.fr/grec-protohistoire-egeenne/g-kourtessi-philippakis-r-treuil-dir-archeologie-du-territoire/>. Consultée le 15 Mai 2019.



territoire. On assiste alors à la mise en perspective d'un brouillage de repères géographiques, une reconfiguration du monde qui donnerait lieu à de nouvelles alliances entre les peuples rassemblés par le hasard de leurs pas, traînés ci et là, en toute résilience. Ainsi, le rapport à l'espace problématique et problématisé, nous semble constituer un cadre pertinent au sein duquel l'étude de l'errance peut se révéler plus que pertinente<sup>16</sup>.

On voit bien qu'en chaque personnage réside ce que François Gavillon appelle « le fantasme de la fuite » qui hante son esprit et lui dit incessamment qu'il existe « une frontière magique qu'il faut à tout prix franchir et au-delà de laquelle s'ouvre un monde d'espoir<sup>17</sup> ». En d'autres mots, on note chez le personnage lignyen une sorte d'adhésion au départ vers des contrées lointaines, parce qu'il s'impose à sa conscience l'idée selon laquelle « le salut est dans l'échappée. Le fantasme de l'extra-territorialité se fait sentir ici de manière vitale<sup>18</sup> ».

Disons que l'errance caractéristique du quotidien des personnages est un choix vital, tant la décision de partir à chaque fois, de repartir lorsque le voyage précédent s'est effondré sur le mur de la désillusion, est un acte de survie parce que toute tentative de sédentarisation ou de résignation conduirait à la mort. Il faut alors fuir vers l'avant, partir au loin, même vers des contrées inconnues dans l'espoir d'y trouver des conditions meilleures et s'y établir. Mais si l'auteur soumet ses personnages à un nomadisme éternel, sans que jamais nul ne parvienne à déboucher sur une contrée assimilable à celle qu'il s'est illusoirement représentée, il va sans dire que sa vision du futur est celle d'un *no place to be*, où la survie de l'humain est hypothéquée par une impasse topique qu'il ignore et qu'il refuse d'ailleurs d'accepter, car poussé par la motivation intarissable qu'il existe un coin propice quelque part.

Sauf que partir c'est, comme le reconnaît Laurie, « côtoyer la mort en permanence [...] survivre et espérer malgré tout, sans sombrer dans la folie. Croire encore que l'humanité s'en sortira, même si chaque lot de catastrophes apporte la preuve du contraire [...]. Ce n'est pas tant survivre sur une planète devenue hostile – même si c'est dur d'admettre –, c'est surtout être motivé à survivre, autrement dit : conserver l'espoir » (*Aqua<sup>TM</sup>* : 287-288). Il faut alors s'émanciper de son univers aliénant pour espérer trouver refuge dans un espace viable. Mais le mythe de l'éternel recommencement qui se perçoit lorsqu'à chaque terminus les protagonistes doivent se redéfinir une nouvelle trajectoire, se créer une nouvelle illusion et s'armer d'une motivation qui ne s'ébranle jamais, se conçoit comme le voile derrière lequel le sort de l'humanité des siècles futurs se cache. Par la recrudescence des cataclysmes, l'homme futur ne deviendrait-il pas un éternel migrant, sans point ni repère géographique susceptible de lui permettre de trouver un équilibre de vie ? La territorialité en tant que sentiment d'appartenance ne s'estomperait-elle pas face à l'adversité climatique comme suggéré dans les textes du corpus ?

La relation des protagonistes de Ligny à l'espace interpelle donc l'homme contemporain. Au regard de la sensibilité de l'auteur à l'évolution de l'apocalypse climatique actuellement à l'ordre du jour<sup>19</sup>, laquelle se lit à travers ses œuvres, il est déductible que sa vision du futur est alarmante. L'homme des années à venir pourrait être sans repère, désorienté dans un environnement qui ne lui donne pas de répit. Pour cette raison, il sera un sujet errant, ployant sous le joug de la dysphorie et de l'illusion sans cesse renouvelée d'un paradis lointain, qu'il

---

<sup>16</sup>Émilie Leven, « L'errance, un mouvement à potentiel utopique. Etude de trois romans de Jean Echenoz », *Carnets*, n°10, p. 2, URL : <<http://journals.openedition.org/carnets/2265>>, consulté le 31 décembre 2023.

<sup>17</sup> François Gavillon, « De la concentration à l'ouverture ludique », in Paul, Auster, *Gravité et légèreté de l'écriture*, Rennes, Presse Universitaire de Rennes, 2000, pp.153-160, [En ligne] sur <https://books.openedition.org/pur/33846?lang=en>, consulté le 15 Novembre 2022.

<sup>18</sup> Marie Odile André, « Jean Echenoz ou le roman errant », in Arlette, Bouloumié, *Errance et Marginalité dans la littérature*, Angers, Presses Universitaires de Rennes, 2007, < <http://books.openedition.org/pur/12049>>, consulté le 18 Décembre 2022.

<sup>19</sup> J.-J. Rousseau Tandia, « L'écopoétique comme paradigme d'écriture dans *Monologue d'or et noces d'argent* de Sony Labou Tansi », *La Tortue Verte*, n°8, 2018, pp. 59-70, p. 59.

s'activera – sans trop avoir le choix – d'aller quêter dans le but de s'offrir une vie meilleure. Du fait de la monotonie des espaces, l'homme errant descendra du vaisseau de ses illusions quand après avoir fait le tour de la terre, la réalité l'aurait saisi de manière frontale, et il comprendrait que sa survie est conditionnée par sa capacité à fuir, éviter les catastrophes, reprendre le processus à l'infini jusqu'à ce que la mort le saisisse. Ainsi, la figure du nomadisme qu'incarne le personnage de Ligny est pour nous, la figure de l'homme des siècles à venir, sujet errant, désubstantialisé et déshumanisé. Notre corpus rend donc possible la lecture de la déshumanisation éventuelle des temps à venir à l'aune des métaphores spatio-temporelles de l'errance<sup>20</sup>.

Dans le même temps, l'imaginaire fictionnel de Jean-Marc Ligny contribue à façonner un nouveau rapport à la nature et à l'environnement, ce dans un monde où la prise de conscience écologique est devenue centrale<sup>21</sup>, car la dystopie, de par son penchant anticipatif, se donne pour but de penser le futur sous le prisme du présent. La projection des mondes chaotiques en perspective n'est donc qu'une manière intelligente de susciter la peur et l'interrogation sur le devenir de la planète, en vue d'une prise de conscience immédiate. Fort malheureusement, il n'est plus à démontrer que la plupart de nos difficultés actuelles dans le domaine de l'environnement découlent du mauvais comportement écologique de l'homme<sup>22</sup>. Le chaos du futur imaginé par les auteurs de science-fiction doit, à réception, produire un électrochoc et impulser une redéfinition des rapports de l'homme à l'environnement, dans le but d'éviter le pire dont l'évolution inquiétante du climat fait déjà miroiter les prémonitions. C'est justement dans cette ultime mesure que Lawrence Buell soutient qu'« afin de préserver nos lieux et de nous sentir chez nous, il est nécessaire de le remplir d'imagination<sup>23</sup> ». De même, Pierre Schoentjes pense que « la manière dont la littérature montre le monde naturel n'est en effet pas sans influencer le regard que nous lui portons<sup>24</sup> ». Autant dire qu'à cette époque où les désastres écologiques se multiplient et la dégradation des conditions climatiques se complique sous le regard soit inconscient, soit complice de l'homme contemporain, la fiction dystopique s'impose comme un puissant canal d'éveil des consciences, obligeant l'humanité à revoir son rapport à son environnement, en vue de la garantie d'un futur viable. C'est, en outre, tenter de contrecarrer ce qu'Edgar Morin appelle « l'impossibilité de toute futurologie assurée<sup>25</sup> ».

### Conclusion

L'objectif de cette réflexion a été d'étudier l'espace fictionnel comme catégorie poétique pouvant servir de prétexte à la compréhension de la dystopie climatique de Ligny. Ce dernier nous a conduit aux résultats selon lesquels l'hostilité climatique caractéristique de tous les lieux fictionnalisés pousse les personnages à migrer inlassablement d'un lieu à l'autre, à la recherche d'un coin du globe encore propice. Contre toute attente, les illusions des personnages relatives à l'existence d'un éventuel paradis sur terre s'écroulent sur le mur de la désillusion, lorsqu'ils se rendent à l'évidence que nul point sur terre n'offre encore des conditions de vie propices. Entre illusion et désillusion, se lit une impasse topique qui fait des protagonistes des sujets emparés par le sentiment de paratopie spatiale. Tout ceci permet de lire le sort en perspective d'une humanité à l'existence chamboulée, dont l'habitat pourrait se convertir en lieu infernal, dominé par des cataclysmes lui faisant miroiter la fin en perspective de son existence. Bref,

---

<sup>20</sup> Stéphane Vibert, « L'errance et la distance. La déshumanisation comme figure de l'humanité », *Anthropologie et sociétés*, n°27, 2003, pp. 125-145, p. 127, <<http://doi.org/10.7202/007928ar>>, consulté le 29 décembre 2023.

<sup>21</sup> Pierre Schoentjes, « L'écopoétique : Quand 'Terre' Raisonne dans 'Littérature' », in Elisa Bolchi e Davide Vago, *Ecocritica ed ecodiscorso. Nuove reciprocità tra umanità e pianeta*, Università Cattolica del Sacro Cuore, l'analisi linguistica e letteraria xxiiiv, 2016, p. 85.

<sup>22</sup> Ariane Debourdeau, *Les grands textes fondateurs de l'écologie*, Paris : Flammarion, 2013, p. 175.

<sup>23</sup> Lawrence Buell, *The Environmental imagination: Thoreau, Nature Writing and the Formation of African Culture*, Cambridge/London, Harvard University Press, 1995, p. 33.

<sup>24</sup> Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Wildproject, Marseille, 2015, p. 100.

<sup>25</sup> Edgar Morin, *Terre Patrie*, Paris, Editions du Seuil, 2010, p. 125.

l'avenir de la terre impose un changement radical des mentalités<sup>26</sup>.

### Références bibliographiques

- BACHELARD Gaston, *Poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, 1957.
- BUELL Lawrence, *The environmental imagination: Thoreau, nature writing, and the formation of American culture*, Cambridge, Harvard University Press, 1995.
- DEBOURDEAU Ariane, *Les Grands Textes fondateurs de l'écologie*, Paris, Flammarion, 2013.
- GAVILLON François, « De la concentration à l'ouverture ludique », dans Paul AUSTER, *Gravité et légèreté de l'écriture*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2000, pp.153-160, <https://books.openedition.org/pur/33846?lang=en> (cons. le 15 Novembre 2022)
- JOUVE Vincent, « Espace et lecture : la fonction des lieux dans la construction du sens », *Cahiers de narratologie*, n°8, 1997, pp. 177-191.
- KATTAN Naïm, « Littérature et idéologie », *Études littéraires*, Vol 6, n°3, 1973, pp. 339-344.
- KOUTESSI-PHILIPPAKIS Georgia, R. Treuil (dir.), « Archéologie du territoire de l'Égée au Sahara », Paris, *Publications de la Sorbonne*, 1993, <http://www.arscan.fr/grec-protohistoire-egeenne/g-kourtessi-philippakis-r-treuil-dir-archeologie-du-territoire/> (cons. le 15 mai 2019 )
- LEVEN Émilie, « L'errance, un mouvement à potentiel utopique. Étude de trois romans de Jean Echenoz », *Carnets*, n°10, 2017, [En ligne], URL : <http://journals.openedition.org/carnets/2265> (cons. le 31decembre 2023)
- LIGNY J-M, *Aqua™*, Nantes, L'Atalante, 2007.
- LIGNY J-M, *Exodes*, Nantes, L'Atalante, 2012.
- LIGNY J-M, *Semences*, Nantes, L'Atalante, 2015.
- LIGNY J-M, *Alliances*, Nantes, L'Atalante, 2020.
- MAINGUENEAU, *Le discours littéraire. Paratopie et scènes d'énonciation*, Paris : Armand Colin, 2004.
- MARIE ODILE André, « Jean Echnose ou le roman errant », dans Arlette, BOULOUMIE, *Errance et Marginalité dans la littérature*, Angers, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2007, <http://books.openedition.org/pur/12049> (cons. le 18 Décembre 2022)
- MORIN Edgar, *Terre Patrie*, Paris, Seuil, 2010.
- NGETCHAM, « De l'ici à l'ailleurs. De l'écriture du terroir à la quête d'une identité pluriculturelle dans Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome », *French Studies in Southern Africa*, N°49, 2019.
- SCHOENTJES Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Marseille, Wildproject, 2015.
- SCHOENTJES Pierre, « L'écopoétique : Quand 'Terre' Raisonne dans 'Littérature' », dans Elisa Bolchi eDavide Vago, *Ecocritica ed ecodiscorso. Nuove reciprocità tra umanità e ianeta*, Università Cattolica del Sacro Cuore : L'analisi linguistica e letteraria xxiiiv, n°2, 2016, pp. 81-88.
- TANDIA MOUAFU J.-J. Rousseau, « L'écopoétique comme paradigme d'écriture dans *Monologue d'or et noces d'argent* de Sony Labou Tansi », *La Tortue Verte*, n°8, 2018, pp. 59-70.
- VIBERT Stéphane, « L'errance et la distance. La déshumanisation comme figure de l'humanité », *Anthropologie et sociétés*, n°27, 2003, pp. 125-145, p. 127, <http://doi.org/10.7202/007928ar> (cons. le 29 décembre 2023)

---

<sup>26</sup> Ariane Debourdeau, *Les grands textes fondateurs de l'écologie*, Paris, Flammarion, 2013, p. 333.

### **Notice bio-bibliographique de l'auteur**

Joël MELI SILATSA est étudiant-chercheur à l'université de Dschang (Cameroun). S'intéressant à la littérature environnementale et aux problématiques relevant du domaine comparatiste, il a rédigé et déposé une thèse de doctorat/Ph.D au Département de Langues Étrangères Appliquées intitulée *Écriture des cataclysmes climatiques dans le roman dystopique : une lecture écopoétique de la tétralogie de Jean-Marc Ligny*. Il est auteur de quatre articles en rapport à la problématique écologique, dont trois portent sur les œuvres de Jean-Marc Ligny. Plusieurs autres travaux de ce chercheur en Littératures et Cultures Françaises et Francophones sont en cours de publication auprès des revues scientifiques.